

*Séminaire Actualité de la recherche historique*

Séance du 20 octobre 2022

**Autour de l'ouvrage de Marie-Laurence Haack**

***À la découverte des Étrusques***

(Paris, La Découverte, 2021)

*Dossier préparatoire*

1. Principales publications de Marie-Laurence Haack
2. Introduction du livre
3. Chapitre « Le mystère des origines »
4. Table des matières
5. Compte rendu par Nicols Weil (*Le Monde des Livres*, 26 août 2021)

## Liste des principales publications de M.L. Haack

M.L. Haack, *Les haruspices dans le monde romain*, Bordeaux, 2003.

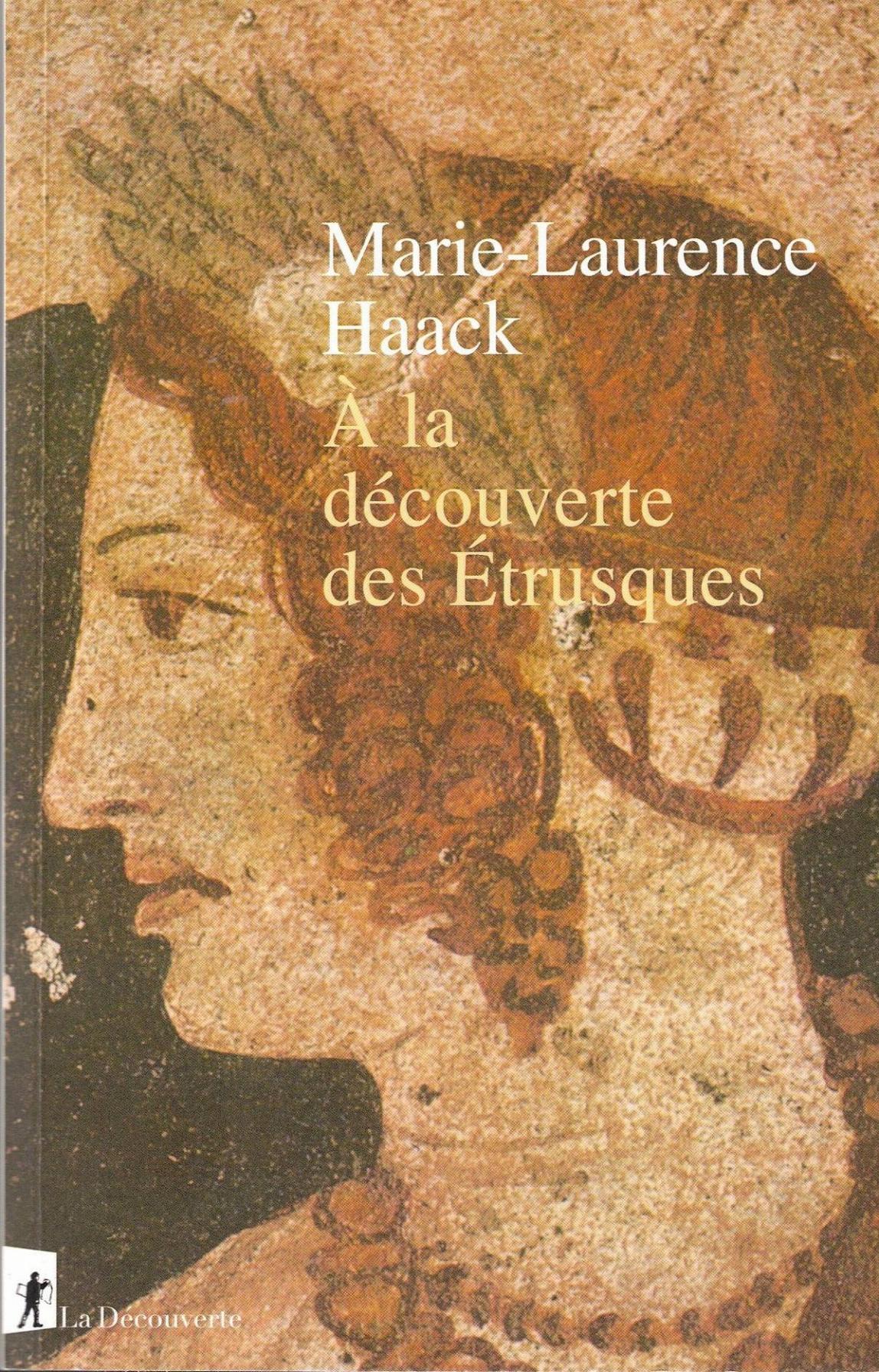
M.L. Haack, *Prosopographie des haruspices romains*, Pise-Rome, 2006.

M.L. Haack (dir.), *L'écriture et l'espace de la mort*, Rome, 2016.

M.L. Haack (dir.), *La construction de l'étruscologie au début du XXe siècle*, Bordeaux, 2015

M.L. Haack (dir.), *Les Etrusques au temps du fascisme et du nazisme*, Bordeaux, 2016

M.L. Haack (dir.), *L'étruscologie dans l'Europe d'après-guerre*, Bordeaux, 2017



Marie-Laurence  
Haack

À la  
découverte  
des Étrusques



La Découverte

Introduction

## Pourquoi s'intéresser aux Étrusques ?

J'ai revu les cahiers où je notais des choses  
Sur les différentielles et la vie des mollusques  
D'une écriture hachée ; de longues phrases en prose  
Qui n'ont guère plus de sens que des poteries étrusques.

Michel HOUELLEBECQ, *Le Sens du combat*

**C**ontrairement à ce que Michel Houellebecq semble penser, les poteries étrusques n'ont rien d'indéchiffrable ou de mystérieux. Les Étrusques, ce peuple qui a vécu en Italie à partir du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et disparu au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. suite à la conquête de leurs territoires par les Romains, ont un sens pour qui veut bien le chercher dans les images et dans les paysages qu'ils nous ont laissés et c'est ce que ce livre souhaite faire découvrir. Pourquoi écrire un livre sur un peuple qui a péri il y a plus de deux mille ans ? Parce que les Étrusques sont toujours vivants ! Ils vivent à travers nous : ils nous ont transmis un alphabet, le goût du vin, des instruments de musique et des images de banquets et de danses qui ne cessent de nous intriguer. Les questionnements des archéologues et des historiens sur leur origine, sur la place de la femme dans la société, sur la liberté de mœurs, sur la conception de l'au-delà, sur l'exercice du pouvoir font écho à nos propres interrogations sur le bonheur et la vie en société, comme le montre le succès régulier d'expositions récentes en France, *Giacometti et les Étrusques* à la Pinacothèque de Paris en 2011-2012, *Les Étrusques et la Méditerranée. La cité de Cerveteri* au musée du Louvre-Lens en

2013-2014, *Étrusques, un hymne à la vie* au musée Maillol à Paris en 2014, et *Splendeur et Mystères des Étrusques* à Meymac en 2017.

Pour les découvrir, nous proposons ici un livre qui n'est ni un manuel universitaire ni un guide ou un récit touristique. Tout en en offrant une présentation informée, ce livre ne prétend pas fournir la somme exclusive des connaissances actuelles. Un volume n'y suffirait pas et il aurait été vite dépassé en raison de la découverte presque quotidienne d'inscriptions, de tombes ou d'artefacts. Le texte ne se présente pas non plus comme un récit à la première personne ; il ne raconte pas ma propre découverte des Étrusques qui fut très progressive, pleine de détours et jalonnée d'événements universitaires qui ne rendent pas compte de l'aventure humaine que constitue un cheminement vers le savoir. Il ne recense pas non plus de sites touristiques et il ne donne pas de listes d'hôtels ou de restaurants : des parcs archéologiques transforment les paysages et il existe des guides spécialisés qui donnent toutes ces informations. Il est, au contraire, conçu sous la forme d'une série de parcours vers une cité en partant d'un récit, d'un film, d'un fait, d'un événement, souvent contemporain. L'itinéraire est autant géographique que culturel et procède par allers et retours entre présent et passé. Pour éclairer ces parcours, chaque chapitre sur une cité est suivi d'un chapitre thématique qui vise à donner des clefs d'explication sur un point de la civilisation mis en avant dans le chapitre précédent.

Dix chapitres abordent ainsi l'histoire sociale, politique, économique, culturelle et artistique des Étrusques, chacun offrant une double approche d'un trait saillant, l'un par l'actualité, l'autre par la mise en perspective du passé.

1. Lady Larthia et Mister Lawrence à Cerveteri  
La famille et le couple chez les Étrusques
2. Populonia : la Ruhr des Étrusques ?  
L'Étrurie heureuse
3. Orvieto, capitale déchue  
Les Étrusques, un peuple religieux
4. Se perdre à Chiusi  
Une société inégalitaire
5. La vie est belle à Arezzo  
Des Étrusques si populaires

6. Les princes pilliers de Vulci  
Le mystère des origines
  7. Un faussaire de génie à Volterra  
Faux et usage de faux
  8. Trésors de Cortone  
Langue et écriture des Étrusques
  9. Les petits chevaux de Tarquinia  
L'art des Étrusques
  10. Véies contre Rome  
Romains et Étrusques si proches et si lointains
- Conclusion : La fête étrusque à Rome

Ainsi, le livre alterne entre description et explication et il va et vient entre présent et passé, entre impressions et réflexions. Il se voudrait une expérience autant sensible qu'intellectuelle à travers textes, photographies, dessins et gravures d'objets étrusques ou de paysages italiens. Une bibliographie rapide à la fin de chaque chapitre, avec des titres de préférence en français, permettra au lecteur curieux de trouver des informations complémentaires sur un point ou sur un thème abordé.

Certes, tous les aspects de la civilisation étrusque n'ont pu être traités ici : il est notamment peu question de la présence des Étrusques hors d'Italie, de leurs relations avec les peuples voisins autres que les Romains, de la civilisation villanovienne, de l'architecture et de l'Étrurie padane. Le lecteur trouvera toutefois à la fin de cette introduction quelques titres de livres qui lui permettront de s'informer sur toutes ces questions. En revanche, des thèmes comme le couple et la famille, la langue, le pillage archéologique, les relations avec Rome ont ici une grande importance parce qu'ils constituent des voies d'accès commodes à une civilisation trop mal connue.

Ce livre n'aurait pas vu le jour si des étruscologues français comme J. Heurgon, D. Briquel, J.-R. Jannot et J.-P. Thuillier ne m'avaient précédée et donné l'envie d'en savoir plus sur ce peuple. Il se veut aussi une forme d'hommage à tous ces savants qui ont réussi à le faire connaître à un public plus large que celui des spécialistes grâce à leurs livres à la fois attrayants et informés.

## Bibliographie

- D. BRIQUEL, *Les Étrusques. Peuple de la différence*, Paris, 1993.
- D. BRIQUEL, *Les Étrusques*, Paris, 2005 (Que sais-je ? 645).
- J.-R. JANNOT, *À la rencontre des Étrusques*, Ouest France, Rennes, 1987.
- J.-R. JANNOT, *Regards sur la religion de l'Étrurie antique*, Paris, 1998.
- J.-P. THULLIER, *Les Étrusques, la fin d'un mystère ?*, Gallimard, coll. « Découverte », Paris, 1990.
- J.-P. THULLIER, *Les Étrusques*, Paris, 2006.

## Le mystère des origines

**L**e lancement de fouilles, la découverte, voire le pillage de nombreux objets de la vie quotidienne des Étrusques n'ont pas résolu le problème de leur origine. Cette question est discutée depuis l'Antiquité et alimente l'idée d'un mystère sur lequel sont publiés chaque année de nouveaux articles et livres qui expliqueraient l'originalité de leur langue par une thèse inédite sur leur provenance. L'historien grec Denys d'Halicarnasse posait déjà au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. la question de manière parfaitement scientifique. Les historiens et archéologues d'aujourd'hui se contentent de reprendre le problème dans les mêmes termes ou presque.

Denys d'Halicarnasse n'a pas consacré d'œuvre particulière à la question de l'origine des Étrusques, mais il a cherché à expliquer en grec et pour les Grecs de son époque – sujets de l'Empire romain –, les origines les plus reculées de Rome. Aussi est-il non seulement l'une de nos principales sources littéraires sur la fondation de Rome, mais aussi une mine d'informations sur ce que les Romains de la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. savaient de leurs voisins étrusques dont l'influence a été décisive sur les premiers temps de Rome. Il traite des Étrusques dans cinq chapitres du premier livre des *Antiquités romaines* (I, 26-30) et c'est là qu'il aborde la question des origines. Pour lui, il y a deux thèses en présence : celle d'une migration venue par mer de l'est ou la thèse autochtoniste qui en fait des indigènes d'Italie. Il examine chacune des deux de façon méthodique, comme les étruscologues le font depuis la Renaissance et jusqu'à aujourd'hui.

Denys développe en particulier la thèse d'une migration, la plus communément acceptée sous l'Antiquité. Il indique que ses tenants

se partagent en deux camps ; il donne les noms des auteurs qui ont appuyé chacun d'entre eux, leurs arguments et il va parfois jusqu'à les citer. Dans le premier, figurent ceux qui font des Étrusques des gens venus de Lydie, c'est-à-dire du sud-ouest de la Turquie, comme l'historien grec Hérodote l'a fait au v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : le héros Tyrrhénos, fils d'un des plus célèbres rois de Lydie, Atys, fondateur de la dynastie des Atyades, aurait guidé des colons lydiens tirés au sort dans une migration forcée, pour éviter la famine qui régnait à l'époque dans leur pays.

Cependant, Denys, dans un souci d'exposition exhaustive, présente aussi d'autres versions avec des généalogies différentes du héros Tyrrhénos. Un autre camp fait des Étrusques d'anciens Pélasges, un peuple qui aurait vécu, si l'on en croit les Grecs de l'Antiquité, dans divers points de Grèce. Les Pélasges à l'origine des Étrusques seraient arrivés de Thessalie en Italie, poussés par la venue de Grecs dans leur territoire. Denys signale les principaux auteurs qui soutiennent cette thèse, Hellanicos de Lesbos, historien du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dont il reproduit un extrait, puis Myrsile de Lesbos, auteur d'une histoire d'Athènes au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Pour Hellanicos, les Pélasges, arrivés de Thessalie, se seraient installés dans la région de Spina en Italie, sur l'Adriatique :

Hellanicos de Lesbos déclare que les Étrusques étaient auparavant appelés Pélasges et que c'est quand ils s'installèrent en Italie qu'ils reçurent le nom qu'ils portent actuellement. Dans sa Phorônis il y a le passage suivant : « De Pélagos leur roi et de Ménippé, la fille de Pénéé, naquit Phrastor père d'Amyntor, père de Teutamidès, père de Nanas. Sous le règne de ce dernier, les Pélasges furent chassés de leur pays par les Grecs et, après avoir abandonné leurs navires à l'embouchure de Spina sur le golfe d'Ionie, ils prirent la ville de Cortone à l'intérieur des terres, et partant de cette base, ils colonisèrent la région appelée maintenant Étrurie » (Denys d'Halicarnasse, Antiquités romaines, I, 28).

Denys critique les hypothèses de chacun de ces auteurs. Pour lui, aucune n'est valable. Ainsi en vient-il à conclure que « pourtant, selon moi, se trompent tous ceux qui sont persuadés que la nation tyrrhénienne et la nation pélasgique ne sont qu'une seule et même nation » (1, 29, 1), « je ne crois pas non plus que les Tyrrhéniens aient été des colons des Lydiens ».

Il en arrive donc à la thèse qu'il adopte, à la fin, après avoir démontré de façon logique pourquoi, à son avis, celle d'une migration des Étrusques n'est pas tenable. L'argument qui lui paraît le plus solide est que même un auteur lydien du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., donc contemporain d'Hérodote, comme Xanthos de Lydie, rejette la thèse de l'origine lydienne. Il ne croit pas non plus à la thèse d'Hellanicos de Lesbos sur les Pélasges car, selon Mysrile de Lesbos, la migration se serait effectuée dans l'autre sens et les Tyrrhènes ne seraient devenus Tyrrhènes qu'une fois arrivés dans l'Égée.

Denys s'appuie aussi sur des arguments linguistiques. Il exclut une origine lydienne ou pélasgique, car Étrusques, Lydiens et Pélasges ont des langues différentes. Il est conscient de l'isolement de la langue étrusque au sein des langues du bassin méditerranéen. Il a bien conscience aussi que la religion et le mode de vie des Étrusques empêchent de songer à une origine commune avec les Lydiens ou les Pélasges : « Cette nation se révèle sans la moindre parenté avec quelque autre race, qu'il s'agisse de la langue ou du genre de vie » (1, 30, 2). Denys n'explique pas ce qu'il entend par mode de vie en disant : « Ils ne vénèrent pas les mêmes dieux que les Lydiens ni ne suivent des lois et des coutumes semblables. » Mais il n'est pas impossible qu'il faille y inclure le mode de vie familial des Étrusques.

Après une argumentation d'une logique si limpide qu'elle lui a valu de passer pour le « premier étruscologue » de l'histoire, Denys conclut à la validité de la thèse autochtoniste, même s'il se montre très rapide. L'adoption de la thèse autochtoniste se fait principalement par défaut : puisque la thèse d'une migration ne tient pas, celle d'une autochtonie des Étrusques le serait forcément, en négatif en quelque sorte. Pour lui, les Étrusques sont des indigènes de la péninsule – on pourrait dire des Italiens –, et non des Grecs, contrairement à leurs conquérants romains. Si Denys se plaît à souligner l'étrangeté des Étrusques, c'est pour leur opposer la normalité de Romains qui, eux, du point de vue de la langue et des mœurs, seraient apparentés aux Grecs et donc à ce que Denys et ses lecteurs considèrent comme la référence. Les Grecs partageaient en effet le monde en deux, d'un côté eux-mêmes, parlant grec et vivant à la grecque, et de l'autre, les barbares à la langue informe et aux mœurs non civilisées. Aux yeux des Grecs, seuls les Romains étaient

dignes des Grecs ou des descendants de Grecs et Rome était une ville grecque sur un sol étranger. Il fait ainsi d'Énée, pourtant le héros de Troie qui avait fui la ville en flammes, un Grec ; et il va jusqu'à faire des Aborigènes, l'un des peuples dont les Latins font leurs ancêtres, des Arcadiens et donc des Grecs. Denys cherche à démontrer que les Romains qui ont conquis la Grèce sont en réalité des Grecs et que, par conséquent, les Grecs n'ont pas été vaincus par un peuple différent... mais seulement par d'autres Grecs. Il le démontre, en faisant appel à des arguments de type linguistique (le latin serait un dialecte grec du groupe éolien), historique (des héros grecs, comme Hercule ou Évandre, seraient passés à Rome). Le problème est que tous les arguments avancés en faveur de la thèse autochtoniste n'ont pas le sérieux de ceux employés pour attaquer la thèse de la migration des Étrusques. Ce faisant, Denys laisse de côté des traditions que citent ses sources et donc qu'il devait connaître sur l'origine grecque de certains peuples d'Italie, comme les Samnites, qui auraient été d'origine spartiate, ou les Falisques, dont la cité de Faléries aurait été fondée par Halésos, un Argien. Son parti pris reprend peut-être une argumentation élaborée bien avant lui, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., par les Syracusains, concurrents des Étrusques pour contrôler le commerce en Méditerranée. Faire passer les Étrusques pour des indigènes d'Italie revenait à les exclure de tout partenariat commercial avec les cités grecques. Derrière cette théorie autochtoniste se trouve donc la volonté de Syracuse de garder le monopole des relations avec les cités grecques en Méditerranée occidentale.

La thèse migratoire qui fait des Étrusques des Lydiens ou des Pélasges résulterait au contraire de bonnes relations avec le monde grec. Puisque Étrusques et Grecs s'entendaient bien, ils ne pouvaient qu'être apparentés par des ancêtres communs ; les Étrusques venaient donc de l'est. Cette idée d'une parenté presque génétique entre deux peuples, deux cités qui entretenaient des bonnes relations commerciales ou diplomatiques était courante dans le monde antique et portait en grec le nom de *suggeneia*. L'affirmation de la parenté n'avait rien d'une formule de style pour les peuples ou les cités ainsi liés. L'histoire au sens où nous l'entendons aujourd'hui n'existait pas. Pour la plupart des cités, plus encore que leur véritable passé, ce sont les origines antérieures, « mythiques », leur fondation

supposée par un dieu ou un héros mythologique qui comptaient. Des cités ayant pour fondateur un même héros ou un même dieu ou par des héros ou des dieux parents pouvaient par conséquent se dire parentes. On comprend donc pourquoi les cités grecques se construisaient des généalogies complexes : elles reflétaient l'état de leur politique extérieure et commerciale et créaient des obligations morales, comme des parents d'une même famille sont liés par des devoirs réciproques. Que ces généalogies n'aient rien de vraisemblable ne pose aucun problème aux cités en question. Ainsi, les Juifs se sont créés une parenté avec les Spartiates pour lutter contre les Séleucides qui les opprimaient et les Spartiates, qui devaient trouver leur intérêt dans cet accord, ont forgé les preuves de cette parenté. Le premier livre des Macchabées (1, 12, 20-23) de la Bible mentionne une lettre du roi de Sparte Aréios adressée au grand prêtre Onias où Areos affirme qu'« il a été trouvé dans un écrit concernant les Spartiates et Juifs qu'ils sont frères et qu'ils sont de la race d'Abraham ».

La thèse de Denys a été bien acceptée par certains savants modernes qui soulignent la continuité archéologique de l'occupation de l'Étrurie. Autour de 1500 av. J.-C., se seraient superposés à la très ancienne couche des populations énéolithiques pratiquant l'inhumation, des proto-italiques pratiquant l'incinération, qui auraient donné naissance à la civilisation villanovienne, d'où serait issue, entre 1800 et 1000 av. J.-C., la civilisation étrusque. Chez les Villanoviens, en effet, on brûlait les morts et on recueillait leurs cendres dans des urnes que l'on dit biconiques, c'est-à-dire dans des vases formés de deux troncs de cône inversés. Ce traitement du corps est caractéristique du monde étrusque, non seulement en Toscane, mais aussi dans des régions de la plaine du Pô, au nord, et de la Campanie, au sud, et il le distingue du reste de l'Italie, qui, d'après les inscriptions postérieures qui ont été découvertes, parle des langues indoeuropéennes. Dans ces zones qu'on peut définir comme italiques un tout autre rite est pratiqué : l'inhumation où le défunt est étendu dans une fosse. Le nom de villanovienne donné à la culture proto-étrusque est tiré du nom d'un site, près de Bologne en Émilie. Étudiée pour la première fois au XIX<sup>e</sup> siècle, cette civilisation remonte aux environs de l'an 1000 av. J.-C., peut-être même avant, vers 1200 av. J.-C., quand est attestée une culture

plus ancienne dite proto-villanovienne, qui présente déjà certains caractères de la culture villanovienne. On peut dire que la civilisation proto-villanovienne se poursuit sans véritable rupture depuis 1200 av. J.-C., à la fin de l'Âge du Bronze, jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle à travers la culture proprement étrusque.

Il est exclu, on le voit, que l'on puisse se représenter les Étrusques comme arrivés en Italie seulement vers 800, à peu près en concomitance avec le début de la colonisation grecque et avec le développement des contacts commerciaux avec les Phéniciens, ce que l'on a longtemps pensé. L'archéologie montre que la majeure partie des villes étrusques se sont développées sur les villages villanoviens antérieurs.

Il faut faire preuve d'une très grande réserve vis-à-vis de l'ensemble des thèses antiques sur l'origine des Étrusques. Derrière les témoignages d'Hérodote, d'Hellanicos de Lesbos, de Myrsile de Lesbos et de Denys d'Halicarnasse – faisant des Étrusques d'anciens Pélasges –, il n'y pas d'histoire ou de passé historique, effectivement vécu et transmis, mais des histoires, des récits créés de toutes pièces dans le cadre des relations internationales du monde méditerranéen antique, visant à donner une image élogieuse ou désastreuse des Étrusques, selon qu'ils étaient vus comme des partenaires ou des concurrents.

La thèse d'Hellanicos sur l'origine pélasgique des Étrusques peut se lire à l'aune des échanges entre Spina – où les Pélasges sont censés arriver de Thessalie –, et le monde grec. À l'époque d'Hellanicos, c'était un grand port de commerce par lequel transitaient la plupart des échanges entre Étrusques et Grecs. Arrivaient à Spina, notamment, de très nombreux vases produits par des ateliers attiques pour le marché étrusque et la cité semble avoir entretenu d'intenses relations diplomatiques avec les cités grecques : elle est autorisée – privilège rare pour une cité non grecque – à construire un monument – un trésor – dans le grand sanctuaire panhellénique de Delphes. L'élaboration de la thèse pélasgique participe donc d'un rapprochement plus général, politique et commercial, avec le monde grec. L'utilisation d'un alphabet chalcidien pour écrire la langue étrusque passait certainement pour un élément supplémentaire en faveur d'une origine grecque des Étrusques.

De même, la thèse d'Hérodote sur l'origine lydienne se comprend dans le cadre du rayonnement de la Lydie au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Là,

régnait à cette époque la dynastie des Mermnades, dont les représentants les plus célèbres étaient Gygès et Crésus. Les Mermnades avaient encouragé le développement des côtes et promu un commerce actif en Méditerranée. Ils n'ont pas pu ne pas entrer en contact avec les Étrusques et ils ont probablement noué avec eux les meilleures relations, ce qui peut expliquer l'histoire qu'ils racontaient sur l'origine de ces derniers. L'histoire des émigrés lydiens est d'ailleurs racontée, comme un récit de fondation de colonie ; or l'on sait que la création de parentés mythiques était l'un des moyens de formaliser les relations entre métropoles et fondations. La migration des colons lydiens en Italie est ainsi expliquée par une famine, ce que font beaucoup de récits qui justifient ainsi le départ d'habitants de cités grecques sur les eaux méditerranéennes. Les Lydiens affamés auraient trompé leur faim en jouant aux échecs, comme les Achéens lors de la guerre de Troie, que Palamède aurait distraits ainsi de leur ennui. Cette partie du récit d'Hérodote s'expliquerait par un raisonnement de type étymologique. Le nom des Lydiens (*Lydioi*) et le nom des jeux (de la famille de *ludi*, « jeux » en latin) présentent de telles ressemblances que les Lydiens ont été associés aux jeux jusqu'à passer pour leurs inventeurs. Les Lydiens, admis à partir, sont tirés au sort selon un procédé bien connu dans les récits de fondations de colonies grecques, ainsi pour celui de Cyrène, en Libye, pour celui de Rhégion, en Italie.

Pour les Grecs, la question des origines des Étrusques ne revêtait pas un caractère scientifique et historique, mais politique et idéologique. Il s'agissait de justifier leur position vis-à-vis d'eux, en faisant appel à une éventuelle proximité ou, au contraire, par une irréductible étrangeté. La question sous-jacente était pour ces auteurs grecs : les Étrusques sont-ils de la grande famille des Grecs ? Selon les cités d'origine et selon les époques, on voit que la réponse a changé.

Longtemps, les savants n'ont fait que reprendre et approfondir les deux thèses présentées par Denys, sans fournir d'arguments plus convaincants. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un savant français membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Nicolas Fréret, a critiqué vivement la méthode de Denys d'Halicarnasse. La jugeant peu sérieuse, il lui a opposé une thèse complètement neuve. Il a supposé que les Étrusques étaient d'origine germanique et qu'ils

avaient immigré du nord des Alpes. Fréret est en effet à l'origine de l'idée nouvelle d'une migration du nord vers le sud, ce qui ferait des Rhètes les ancêtres des Étrusques. Il rejette le récit de Denys d'Halicarnasse sur l'autochtonie des Étrusques – un « roman historique » – et il considère que les Pélasges n'ont jamais existé comme nation particulière. Il souligne, au contraire, l'analogie entre *Rasena*, nom par lequel les Étrusques se seraient désignés si l'on en croit Denys, et *Raeti*, nom des peuples occupant les Alpes Rhétiques : « Les Romains les appeloient Tusci ou Etrusci, & et leur pays Etruria : mais les Toscans eux-mêmes ignoraient l'usage de ces différents noms. Chaque canton de la Toscane étoit distingué par une dénomination particulière, & et le nom général de la nation étoit celui de Rasena. » Pour confirmer sa thèse, il s'appuie sur un passage de Tite-Live où celui-ci rappelle que les Étrusques envahirent la plaine du Pô jusqu'aux Alpes et il ajoute : « Toutes les nations alpines ont eu sans aucun doute la même origine, et les Rhètes avant toutes : c'est la nature sauvage de ces contrées qui les a rendus farouches au point que de leur ancienne patrie ils n'ont rien conservé que l'accent, et encore bien corrompu » (Liv., V, 33). Fréret pense donc, qu'à l'origine, les Étrusques seraient descendus des Alpes Rhétiques, par le Trentin et les vallées de l'Adige, et qu'ils auraient envahi la Toscane vers 992 av. J.-C., quand les Sicules, selon Thucydide, auraient été chassés du sud de l'Italie et seraient passés en Sicile. Les Rhètes seraient donc les ancêtres des Étrusques et non pas, comme l'affirmaient Tite-Live et Plin l'Ancien, les descendants de ces Étrusques. Cette théorie qui fait des Rhètes des ancêtres des Étrusques a reçu un écho favorable au XIX<sup>e</sup> siècle, en Allemagne, puis en Italie, en partie en raison de la vivacité du débat sur le rattachement de la région du Trentin, berceau des Rhètes, à l'Italie ou à l'Empire austro-hongrois, mais elle a aussi pour elle des arguments archéologiques et linguistiques.

La culture des champs d'urnes qui semble avoir l'Europe centrale pour origine a pour point commun avec la culture villanovienne l'incinération des morts, et les inscriptions rhétiques sont rédigées dans une langue qui présente de vraies parentés avec l'étrusque. Les archéologues mettent cependant en garde contre des conclusions rapides : il n'est pas possible d'identifier un peuple par un fait archéologique ou linguistique. En clair, la pratique d'un rite

funéraire particulier ne peut pas être associée à l'immigration d'un peuple en particulier avec une langue qui lui est propre. L'adoption d'un nouveau rite ne nécessite pas une immigration ou une invasion d'un peuple étranger : il peut se diffuser de proche en proche, sans qu'un déplacement de population en soit à l'origine. Ainsi, en Italie du Nord, plusieurs populations ont recouru à l'incinération de leurs défunts, non seulement les Rhètes, mais aussi les Vénètes dont la langue n'est pas étrusque, mais italique. C'est pourquoi la thèse de l'immigration par le nord n'est pas plus convaincante que celles sur les origines lydienne, pélasgique ou indigène des Étrusques.

Au xx<sup>e</sup> siècle, on a cru que le débat serait renouvelé par l'apport de la génétique : l'analyse du génome des Toscans actuels ou du bétail de Turquie aurait donné la clef d'un mystère des origines des Étrusques. Cependant, c'était oublier que les analyses scientifiques se prêtent elles aussi à discussion : le choix des échantillons et des méthodes n'est pas non plus dépourvu de parti pris idéologique.

Avec la montée en puissance des techniques de génomique au cours des quarante dernières années, les études sur l'ADN, prélevé sur des organismes vivants ou sur des organismes morts, ont été utilisées pour répondre à un spectre croissant de questions, que ce soit sur l'origine de l'homme, sur ses pérégrinations autour du globe, sur ses maladies, ou plus spécifiquement sur l'origine d'un peuple particulier. Ces analyses paléogénétiques se heurtent souvent à des obstacles matériels : peu de molécules endogènes sont conservées, et elles sont souvent dégradées à cause de la diagenèse ; les molécules examinées ont aussi pu être contaminées par de l'ADN exogène.

Cependant, d'autres obstacles entravent la crédibilité de beaucoup d'études de ce type. Isoler l'ADN des Étrusques signifie qu'ils constituaient une population génétiquement homogène, avec des ancêtres communs. Cette opinion ne va pas de soi pour nombre d'historiens, mais elle constitue un *a priori* de beaucoup d'études de paléogénétique qui cherchent à trouver des relations de type biologique entre cette population antique et des populations contemporaines.

Les résultats diffèrent d'une étude à l'autre en raison de la diversité des objectifs et des méthodes.

Pour beaucoup d'études du milieu des années 2000, il y aurait une discontinuité génétique entre les populations étrusques et les

populations des mêmes zones aujourd'hui. En 2004, l'examen de l'ADN mitochondrial d'une trentaine de squelettes toscans, réalisée sous la direction de Guido Barbujani, professeur à l'université de Ferrare, a établi que les habitants actuels ne descendent pas des Étrusques : il n'y a pas de continuité génétique, et il y aurait des liens avec des populations de l'actuelle Anatolie occidentale. Toutefois, cette étude a été contestée en raison des manipulations d'ossements anciens qui rendent les résultats des études de l'ADN peu sûres.

Pour autant, une étude sur l'ADN mitochondrial de quatre-vingts restes osseux de nécropoles d'Étrurie, d'Adria dans la plaine padane et de Capoue en Campanie entre les VII<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. J.C., montre que les Étrusques étaient un groupe intrinsèquement homogène sans mélange avec d'autres ethnies. L'analyse apparente leur ADN à celui des populations anatoliennes de la Turquie actuelle.

De son côté, Alberto Piazza, professeur à l'université de Turin, a étudié l'ADN de Toscans dont les familles sont originaires, depuis au moins trois générations, de villes et de localités historiquement fortement liées aux métropoles les plus importantes d'Étrurie (Murlo, Volterra, Casentino), et il l'a comparé avec celui de populations du nord de l'Italie, des Balkans, de la Sicile, de la Sardaigne et enfin de la Turquie, de l'île de Lemnos et même du Moyen-Orient : la comparaison indique une origine turque. Certains gènes isolés à Murlo, en particulier, ne se retrouveraient clairement qu'en Anatolie ; mieux, cette variante génétique, qui n'est partagée qu'avec des Turcs ou des personnes originaires de Turquie, aurait aussi une affinité avec les gènes des habitants de Lemnos. Cependant, les analyses ont été réalisées par l'équipe de Piazza à partir de tombes d'aristocrates, et elles ne peuvent donner d'informations sur l'ensemble de la population, en l'occurrence sur le reste de la population villanovienne d'alors, dont les Toscans actuels pourraient être les descendants. Cette discontinuité a évidemment été justifiée à l'aide du texte antique d'Hérodote.

Une autre étude, menée par Antonio Torroni et Alessandro Achilli et publiée en 2007, a élargi l'analyse à l'ADN mitochondrial de trois-cent-vingt-deux individus de trois zones de Toscane et a comparé cet ADN à celui de cinquante-cinq populations d'Anatolie occidentale. La population de la ville toscane de Murlo aurait

un taux inhabituellement élevé (17,5 %) d'haplogroupes qui sont aussi présents dans les populations anatoliennes, ce qui ne serait pas le cas pour les autres Toscans. Cette présence d'haplogroupes communs aux Anatoliens est expliquée par A. Torroni et A. Achilli par une immigration de populations anatoliennes à une date relativement récente et par le rôle de conservatoire de Murlo.

Enfin, d'autres chercheurs ont avec Marco Pellechia étudié non pas l'ADN des restes osseux d'êtres humains de l'Antiquité, mais celui du bétail vivant aujourd'hui sur le sol italien pour le comparer à celui d'Asie Mineure. Quatre races de bovins présentes en Toscane montrent des ressemblances génétiques avec des races du Proche-Orient, contrairement aux autres espèces de bovins vivant en Europe. Ils supposent donc que du bétail est arrivé d'Orient en Italie à une époque remontant d'entre 6 400 ans et au moins de 1 600 ans avant notre ère.

La génétique est une science profondément humaine qui n'en est qu'à ses débuts et dont les résultats doivent être considérés avec une extrême prudence car l'interprétation historique n'est pas exempte de préjugés. Il est toujours délicat de parler d'immigration massive à l'échelle d'un peuple et d'en inférer une confirmation des sources littéraires, car les cas d'immigration sont courants dans l'Antiquité. Les relations commerciales entraînaient des déplacements de population. Il y a également un problème de méthode : ces analyses portent sur un petit nombre d'individus, alors qu'au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on estime le chiffre de la population étrusque féminine entre 150 000 et 250 000. Longtemps aussi, les généticiens ont négligé à la fois les *a priori* et la portée culturels et symboliques de leurs études. Ils prennent à la lettre les affirmations d'Hérodote, reprennent les propos de Sénèque « *Asia Tuscos sibi vindicat* » (l'Asie revendique les Étrusques) et ils invalident ainsi dès le départ les analyses produites à partir de leurs méthodes novatrices. De plus, la mise en avant d'une origine anatolienne des Étrusques est intervenue dans le contexte politique d'un rapprochement de la Turquie avec l'Europe. La Turquie a souhaité entrer dans la communauté politique européenne et la démonstration par l'équipe de biologistes de l'université de Pavie que des Italiens et des Turcs auraient des origines communes a bien sûr été utilisée dans la presse comme un argument en faveur d'une intégration de la Turquie. De fait, depuis

longtemps en Turquie la thèse d'Hérodote a rencontré un accueil favorable. Aux débuts de l'État turc, entre 1923 et 1938, Mustafa Kemal Atatürk, fondateur de la République turque, qui avait bien vu l'utilité de l'histoire et de la *Türk Tarih Tezi* (la thèse de l'histoire turque) pour cimenter l'identité de la jeune nation, a favorisé les séjours dans les universités de son pays de savants – comme le linguiste autrichien Wilhelm Brandenstein, auteur d'une nouvelle interprétation de l'inscription de Lemnos et partisan d'une origine anatolienne des Étrusques – favorables à la thèse d'une origine turque des Étrusques, et il a encouragé l'organisation de colloques. Des chapitres de manuels sur les migrations, s'ouvrant sur une photographie d'Atatürk regardant une carte du monde, soulignent l'existence misérable des peuples autochtones et les progrès apportés par l'arrivée de migrants turcs : les Turcs offriraient à des populations arriérées des techniques civilisatrices comme l'irrigation, l'agriculture, la domestication des animaux, la vie urbaine, et une culture avancée comme l'idée de système étatique organisé, l'écriture et la littérature. Cette idée vaut pour l'Europe comme pour d'autres continents : sans le ferment turc, les peuples d'Italie ne seraient pas entrés dans la civilisation. Cette thèse a été reprise dans les années 1970 dans plusieurs publications parues en français et en turc, par Adile Ayda, une diplomate turque qui s'était familiarisée avec les Étrusques lors de son séjour à l'ambassade de Turquie à Rome et qui faisait des Étrusques et des Pélasges des Turcs, puis par Kâzım Mirşan, qui obtient un succès encore plus populaire avec une page Facebook qui dépasse les 50 000 *likes*. Tout naturellement, les études ADN sur les Étrusques ont rencontré un grand écho en Turquie et un colloque s'est déroulé à Bodrum, du 2 au 4 juin 2007, intitulé *Tarihten bir kesit. Etrüskler (Un aperçu de l'histoire. Les Étrusques)* sur le renouveau de la thèse hérodotéenne.

Il n'est pas sûr que le problème des origines ait été bien posé ; faut-il vraiment chercher à attribuer des origines aux Étrusques ? Un savant italien, Massimo Pallottino, a mis en garde contre la façon dont la question a été posée. Dans un livre publié en 1946, *L'origine degli Etruschi*, il a souligné la place démesurée qu'a occupée le problème des origines dans l'étude de ce peuple et, pour montrer les proportions exagérées prises par cette question, il a pris l'exemple des Français. Il est impossible de donner aux Français une origine :

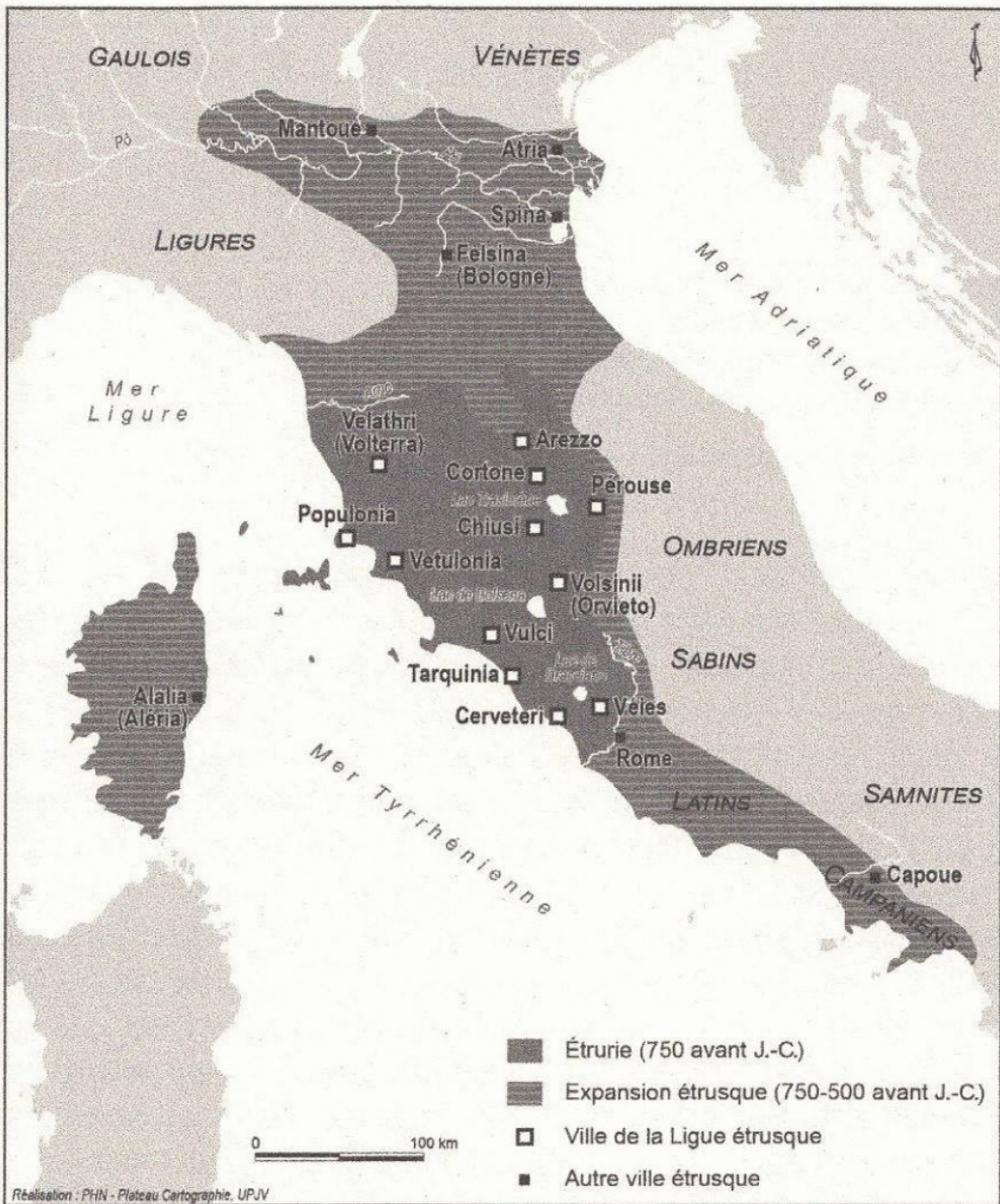
ce ne sont ni des Gaulois, ni des Germains, ni des Romains. Que le français soit une langue latine ne fait pas d'eux un peuple d'origine romaine et si le royaume de France se met en place à partir du royaume des Francs, cela ne veut pas dire que les Français sont d'origine franque, donc germanique. Ils sont le produit d'une histoire, de vagues de migrations, de courants culturels et de rapports sociaux. La question des origines n'est jamais posée non plus pour les Grecs ou pour les Romains. On sait bien que les Grecs n'ont pas une seule origine, mais qu'ils sont le résultat de multiples influences culturelles et de multiples apports humains et qu'il n'existe pas d'essence de la « grécité ». Un Grec du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. n'est pas un Grec du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. et un Athénien n'est pas un Spartiate. Chercher une origine à un peuple entraîne forcément un échec. Le problème des origines étrusques se présente dans les mêmes termes que pour les Français, les Grecs ou les Romains. Les Étrusques ne sont ni des Lydiens ni des Pélasges, mais un mélange de populations indigènes et de migrations d'époques et de régions différentes à comprendre dans le cadre de l'Italie du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., plus précisément entre l'Âge du Bronze et l'Âge du Fer.

Ce que nous appelons « étrusque » est une combinaison, à un moment donné, d'éléments indigènes et hétérogènes. La recherche d'une origine est vaine.

Si simples qu'elles soient, ces remarques de Pallottino ont provoqué un renversement de points de vue, une « révolution » que l'on peut qualifier de copernicienne. On avait tort de placer au centre des problématiques sur les Étrusques la question des origines. Ce ne sont ni des émigrés ni des indigènes, car les peuples se forment par un processus long et complexe qui met en jeu des phénomènes migratoires, sociaux, politiques, culturels et commerciaux. La question des origines nous en apprend davantage sur les individus qui se sont posé cette question que sur les Étrusques ! La réponse à une question impossible révèle les partis pris, les réseaux, les intérêts dans lesquels sont pris les auteurs pour qui cette question compte.

## Bibliographie

- D. BRIQUEL, *L'Origine des Étrusques. Un débat antique*, 3 volumes, Rome, École française de Rome, 2019.
- N. FRÉRET, « Recherches sur l'origine et l'ancienne histoire des différents peuples de l'Italie », *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. XVIII, 1753, chapitre V, « Des Étrusques et des anciens habitants de la Toscane ». Repris dans N. Fréret, *Œuvres complètes*, t. IV, an VII (1796), p. 178-274 (spéc. p. 226-274).
- M. HARARI, « La questione delle origini etrusche : dati archeologici e linguistici a confronto coi risultati di una recentissima indagine genetica », in N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *L'Alba dell'Etruria : fenomeni di continuità e trasformazione nei secoli XII-VIII a.c. Ricerche e scavi. Atti del IX Incontro di studi « Preistoria e protostoria in Etruria »*, Valentano-Pitigliano, 2008, Milan, 2010, p. 37-48.
- R. KRÄMER VON EINER « Orientalisierung Roms durch die Etrusker. Hans Mühlestein und seine Theorien zu den Etruskern », in M.-L. HAACK (dir.), *La Construction de l'étruscologie au début du xx<sup>e</sup> siècle. Actes des journées d'études internationales des 2 et 3 décembre 2013 (Amiens)*, Bordeaux, 2015, p. 133-149.
- M. PALLOTTINO, *L'Origine degli Etruschi*, Rome, 1947.
- , *Etruscologia*, 7<sup>e</sup> édition, Milan, 1984.
- Ph. PERKINS, « DNA and Etruscan identity », in P. PERKINS et J. SWADDLING (dir.), *Etruscan by Definition*, British Museum Press, 2009, p. 95-111.



## Table des matières

	Introduction. Pourquoi s'intéresser aux Étrusques ?	7
Chapitre 1.	Lady Larthia et Mister Lawrence à Cerveteri	11
	La famille et le couple chez les Étrusques	37
Chapitre 2.	Populonia : la Ruhr des Étrusques ?	53
	L'Étrurie heureuse	66
Chapitre 3.	Orvieto, capitale déchue	81
	Les Étrusques, un peuple religieux ?	98
Chapitre 4.	Se perdre à Chiusi	115
	Une société inégalitaire	130
Chapitre 5.	La vie est belle à Arezzo	147
	Des Étrusques si populaires	160
Chapitre 6.	Les princes pilleurs de Vulci	177
	Le mystère des origines	202

Chapitre 7. Un faussaire de génie à Volterra	217
Faux et usage de faux	230
Chapitre 8. Trésors de Cortone	247
Langue et écriture des Étrusques	261
Chapitre 9. Les petits chevaux de Tarquinia	281
L'art des Étrusques	300
Chapitre 10. Véies contre Rome	317
Romains et Étrusques si proches et si lointains	332
Conclusion. La fête étrusque à Rome	349

## **Marie-Laurence Haack, *À la découverte des Étrusques*, La Découverte, 2021**

L'exceptionnel panorama que nous livre l'historienne Marie-Laurence Haack, professeure à l'université Jules-Verne de Picardie, sur le monde des Etrusques, réhabilite un genre aussi littéraire qu'historiographique trop délaissé, la description. Car la peinture des lieux, des tombes, des villes et des sites tient la place principale dans *A la découverte des Etrusques*, reléguant à l'arrière-plan le déroulé chronologique et le récit des événements.

A mi-chemin entre manuel universitaire et guide touristique de haut niveau, l'ouvrage invite son lecteur, spécialiste ou néophyte, à se déplacer, entre le VIII<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., dans l'espace de l'Italie étrusque qui, dans sa plus grande extension, allait de Mantoue à Capoue, avant que ce peuple ne soit soumis, après la révolte des alliés de Rome (90-88 av. J.-C.), à un processus d'assimilation forcée.

Le résultat n'est jamais monotone. Il rappelle la magnifique traversée en six volumes écrite par l'historien allemand Ferdinand Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter* (« Histoire de la ville de Rome au Moyen Age », 1859-1872, non traduit). Déjà, le portrait des temples, l'architecture des églises, le tracé des rues portaient toute la charge de l'écriture historique. Grâce à Marie-Laurence Haack, une autre géographie de l'Italie antique se dessine, différente de celle des vainqueurs latins – malgré les trois rois étrusques ayant régné sur Rome, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe, au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Dans ce parcours, Volterra, Orvieto, Chiusi, Tarquinia ou Cerveteri supplantent Albe ou Pompéi.

### **Une langue inconnue**

Au vu de notre connaissance fragmentaire sur les Etrusques, qui nous ont surtout légué leurs nécropoles, ce détour par l'archéologie s'impose. En effet, rappelle l'autrice, même si l'on compte quelque treize mille inscriptions de leur cru (ce qui est beaucoup) et de nombreuses expressions transmises par les auteurs latins et grecs, la langue étrusque, qui recourt à l'alphabet grec chalcidien et se lit de droite à gauche, est toujours en cours de décryptage. Le plus long texte dont on dispose consiste en un document exhumé en 1992 dans une décharge de Toscane par un charpentier. Il comprend deux cent six mots consignés sur une table de bronze, détaillant vraisemblablement une transaction entre deux familles menée au III<sup>e</sup> ou II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. A rebours de l'égyptien ancien, déplore l'historienne, l'étrusque n'a pas encore trouvé sa pierre de Rosette, sur laquelle les hiéroglyphes côtoient leur traduction grecque.

Les sources extérieures, en particulier Tite-Live (59 ou 64-17 av. J.-C.) ou le Grec Denys d'Halicarnasse (60 av. J.-C.-vers 8 ap. J.-C.), demeurent indispensables. Elles se révèlent même parfois fiables, tout en témoignant d'évidents biais politiques. Montrer l'origine hellénique des Etrusques, par exemple, ne sert-il pas à prouver que les Grecs, vaincus par les peuples d'Italie, ne l'auraient été en définitive que par eux-mêmes ? Une lecture critique des historiens antiques apparaît d'autant plus indispensable que le caractère mystérieux des Etrusques a alimenté depuis la Renaissance une cohorte de faussaires qui ont multiplié les contrefaçons, confondant les experts des plus grands musées. Avec sagesse, l'autrice évacue la question de l'origine, qui a tant taraudé les historiens depuis les temps les plus reculés. Elle renseigne davantage sur les questionneurs qu'elle ne nourrit le savoir, conclut-elle.

### **Récupérations idéologiques**

Cette force de la légende étrusque constitue l'autre grande originalité du travail de Marie-Laurence Haack. Elle intègre à son propos la réception, la mémoire et l'historiographie comme part intégrante de l'étude. Comme les Khazars, ce peuple vivant sur le territoire de la Russie et disparu aux alentours de l'an mil de notre ère, les Etrusques ont servi de support commode à toutes sortes de récupérations idéologiques. C'est ainsi, souligne-t-elle, que, dans le film *Scipion l'Africain* (1937), commandé par Mussolini, ceux-ci sont dépeints comme des critiques du parlementarisme romain et des adeptes précoces du culte du chef et des armes. Après la guerre, la chute du fascisme et la perte de prestige de la Rome impériale, le cinéma verra au contraire dans les Etrusques le symbole d'un peuple ayant subi un génocide (*Sandra*, de Luchino Visconti, 1965), tandis que le genre *giallo* (populaire), illustré par Dario Argento et d'autres, s'emparera de son inquiétante iconographie comme décor de films d'horreur.

La littérature n'a pas été en reste. La passion dévorante que D. H. Lawrence, l'auteur de *L'Amant de Lady Chatterley* (Gallimard, 1932), nourrissait pour les Etrusques l'a conduit jusqu'en Italie pour vivre, un temps, à côté de leurs vestiges. Ils incarnaient à ses yeux une population de bons vivants chez lesquels régnait une liberté sexuelle avant la lettre, soit l'inverse de l'austérité prêtée aux anciens Romains. Comme si engendrer rêves et fantasmes faisait partie du patrimoine et du legs étrusques, mis à nu par ce beau livre.

**Nicolas Weill, *Le Monde des livres*, 26 août 2021**